

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

Lacoste-Dujardin, Camille (1985) *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*. Paris, La Découverte, 267 p.

par Christine Risi

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 31, n° 83, 1987, p. 317-318.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021890ar>

DOI: 10.7202/021890ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

LACOSTE-DUJARDIN, Camille (1985) *Des mères contre les femmes : maternité et patriarcat au Maghreb*. Paris, La Découverte, 267 p.

La thématique est tout simplement passionnante : maternité et patriarcat dans les sociétés maghrébines. En rapprochant ces deux termes, l'auteure tente de défaire la broussaille d'apparentes contradictions et de paradoxales évidences que constituent, pour l'observateur occidental, les rapports entre les hommes et les femmes des sociétés du Maghreb. Elle élabore patiemment des éléments de compréhension pour saisir « comment, dans une société patrilignagère et patriarcale, de domination affirmée des hommes sur les femmes, une catégorie de femmes, les mères de garçons, avaient pu jouer le rôle de grandes prêtresses de cette domination des hommes et de l'oppression des femmes » (p. 15). Quant au traitement de la thématique, il est habile et sagace. Sur le mode du récit, les cinquante premières pages décrivent, étape par étape, cet événement majeur dans la vie de Madame Lâali, Algérienne de Kabylie, émigrée à Paris depuis 25 ans : le mariage de son fils, Ali, avec une jeune Algéroise, Djamilia. Impliquée personnellement dans cette aventure à titre d'amie de longue date de Madame Lâali, l'auteure raconte le triomphe de cette mère en instruisant le lecteur de la nature des rapports s'établissant entre la mère, le fils et la bru.

Aussi, prend-on connaissance des visites exploratoires entre les mères et qui entraînent ces aller et retour successifs entre Paris et Alger. On voit bien, mais sans en saisir toute l'ampleur, la soumission extrêmement intériorisée du fils ainsi que la passivité presque entêtée de la jeune fille. On s'interroge sur la curieuse absence des pères pour une organisation sociale de type patriarcal. À la fois fasciné et stupéfié, on suit la description de la noce, son déroulement jour après jour, les rites féminins qu'elle occasionne : la traditionnelle pose du henné, les *youyous* et le *urar* (chant de louange), les danses lascivement et sensuellement exécutées entre elles, exutoire donné à leur sexualité réprimée. Les innovations de ce mariage « à la française » dérogeant à la tradition comme, par exemple, cette inhabituelle discrétion entourant la défloration à laquelle, traditionnellement, on fait un écho public. La ségrégation sexuelle est de mise à cette fête comme dans la quotidienneté : d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. L'incommunicabilité entre les jeunes époux semble aller de soi. La naissance d'un petit-fils, dix mois après le retour à Paris, consacre le triomphe de Madame Lâali.

Fort bien mené, le récit dégage les contradictions, suscite des interrogations. Comment, dans une société agnatique, une femme peut-elle jouir d'une telle liberté d'action, initier des nouveautés rompant avec la tradition et, surtout, être en mesure de manipuler la règle de la patrilinéarité à l'avantage de sa propre parentèle ? Comment comprendre le culte de la fécondité des femmes alors que leur sexualité est ni plus ni moins étouffée ? Comment expliquer d'une part, l'assurance, l'indépendance, le sentiment de supériorité des hommes et, d'autre part, l'attachement excessif des fils à leur mère ? Enfin, comment rendre intelligible que les artisans de la domination des hommes sur les femmes se trouvent être des femmes elles-mêmes : des mères.

Mère-avant-tout, voilà, semble-t-il, la figure majeure de l'idéologie patriarcale qui, à bien des égards, est la clef de voûte consolidant toute la structure sociale. En effet, une femme voit son existence reconnue honorable par les hommes dominants une fois qu'elle est mère, encore faut-il idéalement qu'elle soit mère de garçons. Elle possède alors un statut social parce qu'elle contribue, par ses maternités successives, à accroître la famille qui, dans ces sociétés de la Méditerranée, réunit souvent sous le même toit au moins trois générations, et qu'elle assure ainsi la pérennité de la patrilinéarité. Le mariage d'une jeune fille n'est donc qu'une étape vers l'accomplissement du rôle social qu'elle est appelée à assumer, dans un premier temps, au détriment de sa propre affectivité mais, par la suite, avec une grande satisfaction personnelle. Ne parvenant pas en tant que compagne d'un homme de sa propre génération à vivre une relation interpersonnelle satisfaisante, elle se retourne vers son fils, vers ses fils qu'elle adule à tel point que l'individualisation des jeunes garçons est compromise, si bien que, devenus adultes, ils sont dans l'incapacité totale d'établir un rapport conjugal avec une femme de leur génération, bref, d'être des maris. Fils-avant-tout, épris de leur mère, les hommes jouent « les mères contre les femmes » rendant quasi impossible une éventuelle solidarité des femmes et l'émergence de leur opposition. « La relation forte, charnelle, intime et durable qui les lie à leurs fils » (p. 256) est telle que l'auteure, sans aller jusqu'à en soutenir la thèse, formule néanmoins l'hypothèse audacieuse

que, dans cette relation triangulaire, la bru est « un simple substitut de la mère suppléant à une relation incestueuse prohibée » (p. 120).

L'ouvrage possède indéniablement plusieurs qualités : analyse des contes et légendes berbères, comparaison des politiques de la famille des États marocain, algérien et tunisien, langage simple et clair, vraisemblance des descriptions, table des matières exhaustive permettant aisément la localisation d'une question ou d'un thème abordé. La bibliographie compte près d'une centaine de titres dont un grand nombre est l'œuvre d'intellectuels d'origine maghrébine. Enfin, la non moindre des qualités est peut-être celle qui met en lumière les traces de ce patriarcat qui marquent encore nos propres représentations, ici et au nord de la Méditerranée.

Christine Risi  
Québec

LADNER BIRCH, E., ed. (1985) *The Unsheltered Woman : Women and Housing in the 1980's*. New Brunswick (N.J.), Center for Urban Policy Research, 313 p.

Ce livre est le résultat d'un séminaire sur les femmes et le logement. Il réunit des universitaires et des praticiennes qui discutent d'approches théoriques et d'expériences pratiques centrées sur la question du comment résoudre les problèmes de logement des femmes. *The Unsheltered Woman* présente tous les avantages et les désavantages des livres qui rassemblent un grand nombre de textes autour d'un sujet qui n'est pas encore totalement défini. Ainsi certains textes semblent hors sujet alors que d'autres, tout en étant pertinents, ressassent surtout des idées connues. Mis à part ces désavantages, l'ouvrage exploite néanmoins des avenues prometteuses — un sens de la multiplicité des projets mais aussi de la multiplicité des approches qui participent à la définition du sujet. Ce livre est particulièrement étoffé sur des questions telles l'identification des groupes de femmes mal logées et la description des projets qui ont été envisagés pour résoudre les problèmes de logement. En ce sens, il semble plutôt axé sur la description empirique que sur la réflexion théorique.

Le livre est divisé en trois sections qui traitent, respectivement, de l'identification de la clientèle, de la planification des programmes et de la mise en place des projets. La section sur la planification est de loin la plus intéressante. La première section sur l'identification de la population cible démontre que les femmes âgées et les « femmes monoparentales » sont les plus mal logées, ce qui ne constitue pas en soi une révélation. La troisième section fait état de l'indigence des ressources accordées pour la réalisation de certains projets et des demi-succès qui en ont résulté, ce qui, encore ici, n'est pas très novateur. Quant à la deuxième section, celle sur la planification des projets, elle s'avère regorger d'énergie et d'imagination. La différence fondamentale entre les sections est peut-être là. La première et la troisième sont finalement très pessimistes — les femmes sont mal logées et la société ne consacre pas suffisamment de ressources financières à la solution de ce problème — tandis que la deuxième est profondément optimiste : avec la volonté de mettre à profit notre intelligence, notre imagination et notre poids politique, il est possible d'envisager les solutions qui permettent d'offrir des conditions décentes de logement aux femmes dans le besoin.

Plusieurs thèmes parsèment la section sur la planification : l'importance de l'intégration des services sociaux au logement, l'importance d'intégrer différentes générations, différentes familles etc. à l'intérieur des mêmes projets ou des mêmes logements et, finalement, l'importance de l'action des groupes bénévoles. Les deux premiers thèmes se rejoignent. En somme, il ne faut pas voir la vie de façon segmentée mais plutôt comme une totalité, tout comme il faut regrouper différentes politiques publiques (services sociaux et logement) et encourager l'entraide et la collaboration entre les jeunes, les vieilles et les familles. Ceci s'applique particulièrement aux femmes et, parmi elles, à celles qui sont les plus mal logées, car elles n'ont pas seulement besoin d'argent mais aussi d'appuis sociaux de toutes sortes (non seulement les services mais également l'entraide et la solidarité à une échelle personnelle).